

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 49

Artikel: Balsamo ventriloque : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

garde..... Le mouvement a été compris. Seul, un futur soldat s'est trompé de pied et a avancé le pied droit.

Le brave commis voyant à l'extrémité du rang deux jambes collées l'une à l'autre, s'écrie furieux : « Quel est cet imbécile qui lève les deux pieds à la fois ? »



Un habitant du Jorat se présentait l'autre jour à l'Hôpital cantonal, demandant la permission de visiter un pauvre diable de son village qu'on lui avait dit être gravement malade. Cette permission lui étant accordée, il s'entretint quelques instants avec ce dernier, qu'il trouva bien changé et bien souffrant.

En se retirant, il prit à part un des infirmiers et lui demanda ce qu'il pensait de son combourgeois : « Ma foi, répondit l'infirmier, ça va bien mal ; il est attaqué du poumon et ça va tomber en étiisie. »

Rentré chez lui, notre paysan fut interrogé par tous ses voisins sur l'état du malade : Coumeint va Samuiet, lui demandait-on.

— Oh m'ont de que l'étai ataquâ dâo Piémont et que cein vâo tscheidré ein Italie.



Onna drola de préire.

(Patois du Pays d'Enhaut.)

Quand on oût préi le menischtrés, on ché crai que d'é fachilo dé n'an fèrè autant, mâ s'chon l'ai ché bouté va enco grai.

L'ai n'avai on que préivè pas tru choveint ; on l'ai demandé on dzor : — Commeunt fas-ton, Djan, quand tou priés ?

— Vai-tou, y'aré prau à dré (dire) ; mâ ché pas commeunt tot chein arrandzi ; adon, réchito l'a, b, ché, tant quié ou bet, et iou dio : « Ora, mon Diu, arrandze-lè commeunt tou voudris. »



On lit dans une de nos feuilles d'annonces :

« Une dame demande à partager sa chambre avec une personne de son sexe située au soleil levant. »



BALSAMO VENTRILOQUE

(Fin.)

Vingt ans après, le 19 septembre 1780, la ville de Strasbourg était en rumeur.

Une foule considérable s'était, dès le matin, portée hors des murs, et debout sur le pont de Kehl ou attablée dans les guinguettes situées sur les chemins environnants, elle semblait en proie à une attente pleine d'impatience. Au moindre bruit, à la moindre rumeur, tous les regards se portaient au-delà du Rhin, sur la route d'Allemagne.

Qui donc attendait-elle ainsi ? Quel prince, quel roi allait faire son entrée dans la capitale de l'Alsace ? Au dire des enthousiastes, c'était plus qu'un prince, presque un Dieu, — un homme pour qui la nature n'avait plus de secrets ni l'avenir de mystères. C'était le comte de Cagliostro, le grand thaumaturge !

Cependant, tandis que l'éloge de cet homme étrange était

dans toutes les bouches, un petit vieillard s'en allait de groupe en groupe, prêtant l'oreille aux conversations et s'arrêtant de préférence auprès des gens qui donnaient sur l'âge et la personne de Cagliostro des renseignements plus ou moins exacts. A certains détails, il tressaillait, et même une fois, ayant entendu dire que le grand thaumaturge avait l'apparence d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, il murmura :

— Mon coquin aurait cet âge. Si c'était lui !... Il faut absolument que je le voie.

Mais soudain un grand mouvement se produisit dans la foule ; un flot de peuple se précipita tumultueusement vers le pont. Cagliostro arrivait enfin, et son cortège était vraiment digne d'un prince.

Une nuée de laquais et de valets de chambre vêtus de livrées magnifiques, avaient pris les devants pour dégager la route, et lorsqu'à grand'peine on eût ouvert un passage, il parut soudain, dans une calèche découverte, à côté de Seraphina Feliciani, sa femme et sa complice, alors dans tout l'éclat d'une éblouissante beauté !

Sa marche fut un véritable triomphe et il s'avancait, calme et souriant, au milieu des cris et des acclamations, lorsqu'à la porte de la ville, un incident inattendu l'arrêta court.

Un petit vieillard, celui-là même qui s'en allait curieusement de groupe en groupe, s'était maintenu, par des efforts surhumains, au premier rang de la foule.

A l'arrivée de Cagliostro, une émotion singulière s'était reflétée sur ses traits. Il avait pâli et était demeuré immobile et tremblant, comme un homme en proie à un doute pénible. Puis soudain il s'était précipité vers la voiture, et se jetant à la tête des chevaux :

— C'est Joseph Basalmo ! s'écria-t-il, c'est mon voleur ! arrêtez-le !

Et apostrophant Cagliostro lui-même, et le menaçant du geste :

— Mes soixante onces d'or, coquin ! reprit-il d'une voix étranglée par la fureur. Mes soixante onces d'or !

Ce petit vieillard, on l'a deviné, était ce Murano si rudement étrillé par les diables. Le vol de Basalmo avait achevé de détruire son crédit, déjà fort ébranlé par ses pertes précédentes, et il avait dû quitter Palerme, complètement ruiné. Depuis lors il parcourait l'Allemagne et la France, vivant tant bien que mal d'un assez pauvre commerce de colportage, mais s'étant juré, si jamais il remettait la main sur Balsamo, d'en tirer une vengeance éclatante.

Déjà, précédemment, il avait failli le rejoindre. Mais cette fois il le tenait en son pouvoir et il se croyait sûr d'en obtenir justice, car le peuple stupéfait et consterné, avait fait silence et attendait avec anxiété l'issue de cette altercation scandaleuse. Seul Balsamo n'avait manifesté aucune émotion. Toujours calme et toujours souriant, il ne semblait pas même voir l'homme qui l'accusait et l'injurait. Irrité de cette indifférence, et la prenant pour une bravade, Murano l'invectivait avec un redoublement de violence, lorsqu'une voix grave et impérieuse, qui semblait descendre du ciel, domina soudainement la sienne et dit :

— Ecartez cet insensé. Il est possédé par les esprits infernaux !

Un frisson parcourut la foule, frappée d'étonnement et de terreur. Des femmes, des enfants tombèrent à genoux en implorant la protection de l'Elu. Puis, après une courte hésitation, le peuple indigné, se précipita devant la voiture pour la dégager ; Murano disparut, enlevé par un flot de furieux et Basalmo passa, triomphant et sauvé.

Ventriloque prodigieux, il avait demandé son salut à l'artifice, grâce auquel il avait consommé son vol. Malgré l'insuccès de cette première tentative, Murano ne perdit pas courage. Il invoqua le secours de la justice. Mais Balsamo était trop puissamment protégé pour que la plainte d'un accusateur obscur eut chance d'aboutir, et il ne fut pas même inquiété.

Cependant il n'échappa pas au châtement. Dix ans plus tard, il le trouvait à Rome, dans les prisons de l'inquisition, où il est mort, démasqué et oublié.

Ernest FALGAN.

La soirée théâtrale de jeudi a été des plus animées et des plus amusantes. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'une pièce de circonstance, tant la jolie comédie de Scribe, la *Camaraderie*, coïncidait bien avec la présente session de notre Grand Conseil. Elle faisait de si nombreuses et de si piquantes allusions aux députés, qu'on aurait pu lever le rideau par ces mots : « Monsieur le Président et messieurs les membres du Grand Conseil. » Nos représentants y assistaient du reste en grand nombre, et chaque bon mot s'adressant aux mandataires du peuple, faisait tourner tous les regards vers le parterre et mettait la salle en gaité.

La *Camaraderie* ou la *Courte échelle* est un tableau on ne peut plus vrai des intrigues politiques, qui prouve « qu'on arrive quand on a des amis, et qu'on reste en route quand on a du talent. »

De tout temps il y a eu des coteries formées de gens bouffis d'orgueil et de prétentions ambitieuses. qui prétendent envahir toutes les places, forcer la réputation, violenter le succès en leur faveur, et se font mutuellement la *courte échelle* pour arriver chacun dans sa spécialité.

C'est contre ce ridicule que Scribe a voulu réagir, et il y a réussi.

Quant à la manière dont cette œuvre spirituelle et pleine de verve a été interprétée par les artistes de M. Vaslin, on en peut juger par la joie qui rayonnait sur tous les visages et par les applaudissements répétés de la salle entière.



Un bien joli mot de Monselet :

Un domestique, servant à table, soufflait de temps en temps sur une assiette pour en faire envoler quelque miette avant de la présenter.

— Mon ami, lui dit Monselet, il ne faut pas prendre de ces précautions-là. Quand on souffle sur une assiette, c'est comme la calomnie... *il en reste toujours quelque chose.*



Nous apprenons que le grand violoniste *Marsick* donnera, mercredi, un second concert. Cette nouvelle sera, nous n'en doutons pas, accueillie avec joie par notre public, heureux d'applaudir encore une fois un si beau talent.



La création de Bernardin de Saint-Pierre, cette pastorale de *Paul et Virginie*, qui est non-seulement le chef-d'œuvre de l'auteur, mais encore le chef-d'œuvre de notre langue, a failli ne jamais voir le jour.

Sait-on ce qui se passa à ce sujet ? On lira avec intérêt le curieux épisode qui suit, et que rappelle le *Journal des Débats* :

Vers la fin de 1788, Bernardin de Saint-Pierre fut admis à lire chez M^{me} Necker, devant l'élite de la société littéraire de l'époque, son roman de *Paul et Virginie* qui était à la veille d'être publié.

D'abord, on avait écouté les premières pages en silence, puis l'assistance avait chuchoté, bâillé et souri comme de pitié; M. de Buffon avait poussé l'inconvenance jusqu'à demander sa voiture pendant la lecture; d'autres s'étaient endormis d'un sommeil fort résonnant, et les audacieux placés près de la porte du salon s'étaient peu à peu sournoisement enfuis. Les dames seules avaient tenu bon et manifesté leurs sympathies au lecteur.

Le malheureux Bernardin de Saint-Pierre rentra chez lui désespéré. Il habitait un très modeste logement dans la rue Saint-Etienne-du-Mont, près de l'ancienne et célèbre rue Copeau, devenue aujourd'hui Lacépède. Résolu à jeter au feu ou à déchirer son manuscrit, Bernardin de Saint-Pierre reçut la visite du peintre Vernet, un de ses rares amis, qui le pria de lui confier son ouvrage pour en prendre lecture.

L'artiste revint le lendemain chez l'auteur et lui assura qu'il avait écrit là un chef-d'œuvre. C'est grâce à cet avis de Vernet, dit-on, que Bernardin de Saint-Pierre renonça à détruire sa composition et qu'il en confia l'édition à Didot jeune.

La publication de *Paul et Virginie* fut accueillie avec enthousiasme. Elle eut les honneurs de plus de cinquante contrefaçons dans le courant de l'année où elle parut : 1788.

Bernardin de Saint-Pierre était âgé de 51 ans quand il écrivit cette admirable et touchante pastorale.

Les nouveaux abonnés pour 1877 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

La deuxième série des « *Causeries du Conteur vaudois* » est actuellement sous presse et paraîtra vers la fin de ce mois. Ceci pour répondre aux diverses demandes qui nous ont été adressées.

L. MONNET.

Théâtre de Lausanne.

Dimanche 3 décembre 1876.

LA TIREUSE DE CARTES

Grand drame historique en 6 actes.

Les suites d'un premier mariage.

Vaudeville en 1 acte.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

CARTES DE VISITE

très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY